

I

APOLOGIE

*Quelle vérité que ces montagnes bornent,
qui est mensonge au monde qui se tient
au-delà ?*

MICHEL DE MONTAIGNE,
Apologie de Raymond Sebond, II, 12.

Venir me parler à moi, précisément, d'Alejandro Bevilacqua ! Mon cher Terradillos, que pourrais-je vous dire de ce personnage qui a croisé ma vie il y a trente ans déjà ? C'est à peine si je l'ai connu, superficiellement en tout cas. Ou plutôt, pour être tout à fait sincère, je n'ai pas vraiment voulu faire sa connaissance. Je veux dire, je l'ai bien connu, je vous le concède, mais en passant, à contrecœur. Notre relation (à supposer que c'en fût une) tenait un peu de la courtoisie formelle, de cette nostalgie convenue que partagent les expatriés. Je ne sais pas si vous me suivez. C'est le destin, disons, qui nous a réunis et, si vous m'obligiez à jurer la main sur le cœur que nous étions amis, je serais contraint de vous avouer que nous n'avions rien en commun, excepté les mots *République argentine* gravés en lettres d'or sur nos passeports respectifs.

Est-ce la mort de cet homme qui vous attire, Terradillos ? Est-ce cette image qui continue de hanter mes cauchemars bien que je ne l'aie pas vue de mes propres yeux : cette image de Bevilacqua

étendu sur le trottoir, le crâne brisé, le sang qui coule dans le caniveau comme pour fuir ce corps inerte, comme pour refuser d'être mêlé à ce crime abominable, à cette fin si injuste, si inattendue ? Est-ce cela que vous cherchez ?

Permettez-moi d'en douter. Pas venant d'un journaliste amoureux de la vie comme vous. D'un homme de terrain, ainsi que je vous définirais. Vous n'êtes pas un coureur de nécrologies, Terradillos. Bien au contraire. En tant qu'investigateur du monde, vous cherchez à connaître les faits relatifs à la vie. Vous voulez les rapporter à vos lecteurs, aux quelques personnes qui s'intéressent à un artiste comme Bevilacqua, dont les racines ont un jour plongé dans la région Poitou-Charentes. Région qui, ne l'oublions pas, est aussi la vôtre, Terradillos. Vous voulez que ces lecteurs connaissent la vérité, concept dangereux s'il en est. Vous voulez réhabiliter Bevilacqua dans sa tombe. Vous voulez donner à Bevilacqua une nouvelle biographie bâtie d'éléments puisés dans des souvenirs reconstitués à l'aide de mots. Et tout cela pour la piètre raison que la mère de Bevilacqua est née dans le même recoin du monde que vous. Vaine entreprise, mon ami ! Savez-vous ce que je vous recommande ? De vous consacrer à d'autres personnages, à des héros plus hauts en couleur, à des célébrités plus éclatantes dont le Poitou-Charentes puisse être vraiment fier, comme ce petit pédé hétérosexuel, l'officier de marine Pierre Loti, ou cet enfant gâté des universités américaines, le chauve Michel Foucault. Tel est mon conseil. Vous êtes capable de rédiger des chroniques savantes, Terradillos ; c'est moi qui vous le dis, et je m'y connais. Ne perdez pas votre temps en considérations nébuleuses, en brumeux souvenirs à propos d'un vieux ronchon.

Et permettez que je vous repose la question : pourquoi moi ?

Voyons, voyons. Je suis né quelque part, où une famille juive des steppes asiatiques a fait escale durant son exode prolongé vers les steppes sud-américaines ; quant aux Bevilacqua, ils sont arrivés tout droit de Bergame à ce qui aurait pour nom, à la fin du XVIII^e siècle, la province de Santa Fe. Ses ancêtres italiens, des aventuriers, installèrent dans cette lointaine colonie un abattoir ; pour commémorer leur sanglant exploit, en 1923, le maire de Venado Tuerto baptisa du nom de Bevilacqua l'une des ruelles les moins cossues de la banlieue est. Bevilacqua père connut Marieta Guitton, autrement dit Bevilacqua mère, lors d'une grillade patriotique ; quelques mois plus tard, ils se mariaient. Quand Alejandro eut un an, ses parents périrent dans la catastrophe ferroviaire de 1939, à la suite de quoi la grand-mère paternelle prit la décision d'emmener l'enfant dans la capitale de la République. Là, dans le quartier de Belgrano, elle ouvrit un commerce de *delicatessen*. Bevilacqua (qui comme vous devez le savoir avait pour fâcheuse vertu d'être vétilleux) m'expliqua un jour que sa famille n'avait pas toujours été dans la tripe et la charcuterie puisque, des siècles auparavant, là-bas, en Italie, un Bevilacqua avait été chirurgien à la cour de quelque évêque ou cardinal. Fière de ses vagues origines remarquables, Mme Bevilacqua (qui préféra toujours ignorer les branches huguenotes de la famille Guitton) était ce que dans ma jeunesse nous appelions une grenouille de bénitier et je crois que, jusqu'à l'infarctus qui la rendit impotente, jamais elle ne manqua la messe une seule fois en soixante-dix ans d'existence.

Terradillos, mon ami, vous pensez que je peux vous broser un portrait senti, passionné, fidèle de

Bevilacqua, et que vous le coucherez ensuite sur le papier tel quel, l'agrémentant d'une petite touche poitevine. Mais ce que vous me demandez, je ne peux le faire. Oui, Bevilacqua se confiait à moi, il m'exposait sa vie personnelle par le menu, me farcissait la tête de fadaïses intimes, sauf que, à vrai dire, je n'ai jamais compris pourquoi il me racontait tout cela. Je vous assure que je ne faisais rien pour l'y encourager. Plutôt le contraire. Peut-être me prêtait-il, à moi, son concitoyen, une gentillesse que je ne possède pas, à moins qu'il n'eût décidé d'interpréter comme de la retenue sentimentale mon absence manifeste d'affection. Le fait est qu'il débarquait chez moi à toute heure du jour et de la nuit. Sans remarquer, apparemment, que j'étais débordé de travail, que j'avais besoin de gagner ma vie, il se mettait à me parler de son passé comme si le cours des mots, de *ses* mots, recréait une réalité qu'il savait ou sentait, malgré tout, irrémédiablement perdue. Inutile d'essayer de le convaincre que je n'étais pas un exilé ; que, de dix ans son cadet, j'avais quitté l'Argentine tout juste adolescent par simple désir de voyager ; qu'après avoir timidement pris racine à Poitiers, j'étais venu passer un temps à Madrid pour écrire tranquillement : je ne me résignais pas à m'installer à Saint-Sébastien ou à Barcelone, malgré le ressentiment qu'éprouvent nécessairement les Argentins envers la capitale de la mère patrie.

Ne le prenez pas mal, mais, à mon avis, Bevilacqua n'était pas un de ces sans-gêne qui adhèrent à votre canapé et qu'on ne peut plus en décoller, même à la térébenthine. Tout au contraire. C'était une de ces personnes qu'on n'imagine pas préférer la moindre grossièreté, ce qui, justement, vous interdisait de lui dire de s'en aller. Bevilacqua possédait une sorte de grâce naturelle, une élégance

sans ostentation, une présence anonyme. Doté d'un grand corps maigre, il se déplaçait lentement, comme une girafe. Il avait une voix rauque et apaisante. Ses paupières tombantes, propres aux Latins, dirais-je, lui donnaient un air somnolent, et il vous fixait de telle sorte qu'il devenait impossible de détourner le regard quand il parlait. Puis, quand il tendait ses doigts fins, jaunis par la nicotine, pour s'agripper à la manche de son interlocuteur, on se laissait attraper, persuadé que toute résistance était inutile. C'est seulement au moment où il prenait congé que je me rendais compte qu'il m'avait mangé l'après-midi.

Peut-être que l'une des raisons pour lesquelles Bevilacqua se plaisait tant en Espagne, surtout dans ces années encore grises, était que son imagination semblait toujours s'accrocher à la réalité non pas concrète mais apparente. Je ne sais si vous partagerez mon avis, mais en Espagne tout aspire à être mis en évidence, chaque immeuble a sa petite pancarte, chaque monument son étiquette. Bien entendu, les gens avertis savent que la ville-village de Madrid cachée, voilée, est tout autre ; que les étiquettes sont fausses et que les touristes n'assistent qu'à une mise en scène. Pour une raison étrange, cependant, il se fiait davantage aux ombres que ses yeux lui laissaient voir qu'à sa mémoire ou à ses rêves. Même si, dans notre pays natal, il avait subi, décennie après décennie, les truquages de la politique et les traquenards de la presse, il gobait d'une manière étonnante les truquages de la politique et les traquenards de la presse de sa terre d'adoption, arguant que là-bas il s'agissait de mensonges et ici de faits véridiques.

Je m'explique : Bevilacqua faisait une distinction entre le faux vrai et le vrai faux, or le premier lui semblait plus réel que l'autre. Saviez-vous qu'il

nourrissait une passion pour les documentaires ? Plus ils étaient arides, mieux c'était. Avant de savoir qu'il était en train de publier un roman, jamais je n'aurais songé qu'il avait un talent pour la fiction : à part lui, je ne connaissais personne qui puisse passer la nuit à regarder un film sur la vie dans un entrepôt frigorifique des Asturies ou un sanatorium aragonais.

Cela dit, ne croyez pas que je n'avais aucune estime pour lui. Bevilacqua était – employons le mot juste – un homme sincère. S'il donnait sa parole, on ne pouvait faire autrement que de le croire, et jamais on n'aurait pensé que son geste était feint ou conventionnel. Il avait la manière d'être de ces hommes en costume croisé, minces comme un fil, les cheveux gominés sous le chapeau de shabbat, que je voyais à Buenos Aires quand j'étais enfant et qui, le vendredi matin, saluaient ma mère sur le chemin du marché ; des hommes (d'après ma mère, qui s'y connaissait) à la langue si propre qu'on pouvait vérifier si une pièce était ou non en argent en la plaçant dans leur bouche : fausse, elle noircissait au premier contact avec leur salive. Je suppose que ma mère, toujours si dure dans ses jugements, après un coup d'œil sur Bevilacqua, l'aurait qualifié de *Mensch*. Il avait quelque chose du monsieur de province, Alejandro Bevilacqua, une sorte de calme et un tel manque de curiosité qu'on se sentait obligé de limiter les plaisanteries en sa présence et de raconter chaque anecdote avec le plus d'exactitude possible. Sans manquer d'imagination, il n'avait aucun don pour la fantaisie. Tel saint Thomas l'apôtre, il avait soin de tripoter les apparitions avant d'y croire.

C'est pourquoi j'ai été si surpris le soir où il est arrivé chez moi en me disant qu'il avait vu un fantôme.